

tition de ce qu'ont toujours dit les réformistes et d'après quoi il fallait entrer dans l'appareil de l'Etat pour éviter qu'il serve aux intérêts du capitalisme: la tragédie espagnole ajoute une nouvelle note lugubre à celle de 1914.

« Le déclenchement des luttes de classe dans les régions non soumises au fascisme, aurait pour résultat de faciliter la chute et l'occupation des territoires par les hordes de Franco ». L'on nous riposte cela pour prouver l'impossibilité d'appliquer les positions que nous défendions dès le début des événements. A part le fait que cela n'est nullement prouvé, reste cette autre considération que même si une position de classe peut avoir pour résultat de hâter le dénouement tragique d'événements qui se seraient, par cela même, démontrés extrêmement préjugés pour les ouvriers, au moins alors l'entrée des fascistes se ferait quand les énergies prolétariennes — ou au moins une partie d'entre elles — seraient encore sauvées et l'ennemi n'aurait pu étrangler — au cours d'une lutte qui ne pouvait qu'aboutir à la défaite — les meilleures forces ouvrières en démoralisant les masses dans leur ensemble.

Immédiatement après que les ouvriers se soient insurgés le 19 juillet, le capitalisme espagnol a emprunté un double chemin pour étrangler la lutte de classe du prolétariat: dans les secteurs paysans, au travers de la terreur blanche, dans les centres ouvriers en englobant les masses dans l'appareil de l'Etat et en mettant à leur tête un état-major qui devait inévitablement les conduire au massacre. Dès le début des événements, une double directive planait sur la situation: d'un côté, celle du capitaliste gagnant chaque jour davantage les forces agissant au sein du prolétariat pour retenir les masses sur les fronts où elles sont massacrées; de l'autre, celle des ouvriers qui, ayant emprunté leur chemin au cours de la première semaine, en ont été évincés par l'intervention de ceux-là mêmes à qui ils avaient confié leurs intérêts. Chaque fois que les ouvriers auraient pu se redresser et reprendre leur chemin de classe, lors des défaites militaires, le capitalisme élargissait sa manœuvre et passait du ministère Giral à celui de Caballero, et, enfin, à celui où se trouvent les anarchistes. Ainsi, il agissait afin que le prolétariat ne puisse retirer les enseignements des défaites qu'il subissait et maintenir sa confiance à ce qui ne pouvait le conduire qu'au massacre car, une fois intégré dans l'appareil de l'ennemi, on œuvre non pour le prolétariat, mais pour le capitalisme.

Dans la situation extrêmement préjugée d'aujourd'hui, quand les chances de résistance et de victoire deviennent de plus en plus restreintes, les militants qui soulèvent la nécessité de reprendre le chemin de classe et de déclencher des luttes sur ce terrain sont exposés aux coups d'un appareil capitaliste qui à Valence et en Catalogne peut s'appuyer sur toutes les organisations agissant au sein du prolétariat. Les conditions semblent donc être remplies, comme en 1914, plus qu'en 1914, pour éviter que la moindre voix de classe ne s'élève parmi les ouvriers. Notre fraction qui, en Espagne, comme dans les autres pays, n'a négligé aucune des possibilités concrètes — si modestes qu'elles pouvaient être — pour défendre ses positions, notre fraction, qui a été toujours laissée guider par la considération que, pour mériter la confiance des masses, il faut rester sur le plan de la lutte de classe, que toute autorité conquise sur les ouvriers en entrant dans les fronts où ceux-ci ont été jetés par le capitalisme est une autorité qui ne peut servir que la manœuvre ennemie, notre fraction, dans un poignant isolement que les cadavres des ouvriers espagnols illuminent tragiquement, reste persuadée que ce qui se creuse actuellement, ce n'est pas le tombeau du prolétariat, mais des idéologies et des forces qui, n'étant pas armées — au travers du marxisme — de la théorie de la classe prolétarienne, ne pouvaient que conduire au massacre des masses ouvrières.

La hyène fasciste peut cyniquement dire qu'en face de 50,000 de leurs assassins, les millions d'ouvriers n'ont pu résister et vaincre, mais cette hyène sait bien que cela a été uniquement possible parce que les ouvriers ont été extirpés de leur base de classe, parce que, pour diriger leurs combats, se trouvaient les complices directs des Franco, les antifascistes de toutes les gradations.

La condition pour rester sur le chemin des ouvriers, à supposer qu'aucune possibilité n'existe plus pour bouleverser la situation à cause de la supériorité écrasante de l'ennemi, est de ne pas trahir, tout comme le fit Lénine en 1914.

La désertion des fronts militaires en Espagne, comme indication de classe pour l'ensemble des prolétaires, c'est se dissocier du capitalisme, c'est lutter contre lui, c'est se battre pour les ouvriers.

Dans tous les pays, lutter contre chaque capitalisme c'est se battre en solidarité avec les prolétaires espagnols.

Toute autre directive, avec n'importe quelle étiquette: socialiste, centriste ou anarchiste, conduit à l'écrasement du prolétariat en Espagne et dans tous les autres pays.

## Octobre 1917 - Octobre 1936

Lorsque les bolcheviks sont montés à l'assaut du pouvoir ils étaient les porteurs d'un programme historique qui était celui du prolétariat mondial. Du massacre de la guerre impérialiste de 1914 surgissaient les prémisses d'une vague révolutionnaire qui allait embrasser tout le système capitaliste et opposer en un duel tragique deux classes, deux types d'organisation sociale. Les bolcheviks n'étaient que les représentants les plus qualifiés de cette grandiose bataille, ceux qui avaient payé le prix sanglant pour la constitution d'un parti révolutionnaire: la dictature féroce que le tsarisme avait maintenue sur les os des prolétaires russes pendant des décades.

Ils n'étaient pas surgis spontanément de l'effondrement du tsarisme en février: ils représentaient l'évolution même de la lutte des classes en Russie, l'opposition simultanée de la classe ouvrière aux forces du féodalisme et à la bourgeoisie incapable de prendre le pouvoir sans passer sur le cadavre des travailleurs. Ils étaient aussi les représentants idéologiques du prolétariat du monde entier car ils avaient compris, au feu même des batailles de classe en Russie, que la classe ouvrière n'avait d'avenir que si elle reprenait à son compte, même dans ce secteur économiquement arriéré, le bagage idéologique accumulé par la lutte des classes des pays plus avancés.

En Allemagne, en Italie, en France, dans le monde entier, les prolétaires tressaillirent lorsqu'éclata la Révolution d'Octobre, parce qu'ils y reconquirent instinctivement le chemin de classe dont, au nom du marxisme, les traîtres de la IIe Internationale s'étaient revendiqués, dans leurs écrits, mais dont ils avaient pu écarter les ouvriers par la corruption économique et politique la plus grossière.

Aujourd'hui, que la Russie est devenue un axe de la contre-révolution mondiale, il faut rappeler ces faits, afin que les ouvriers n'oublient pas pourquoi les bolcheviks ont vaincu et puissent mesurer l'abîme qui sépare l'Etat prolétarien de 1917 et celui qui a participé à l'étranglement des ouvriers chinois, allemands, français et espagnols.

La vague révolutionnaire de 1917 fait désormais partie du passé et plus rien n'en subsiste. Tout ce qui se rattache de près ou de loin à la Russie a passé la barricade et devra être balayé par l'assaut révolutionnaire de demain que le capitalisme mondial aidé par la Russie essaie d'éviter en précipitant les ouvriers, pays après pays, dans l'anéantissement complet, en substituant à la lutte des classes la lutte entre démocratie et fascisme.